

LE PARLER CANADIEN

L'ANGLICISME

C'est, de tous les dangers du parler canadien, le plus redoutable. Nous avons victorieusement résisté à l'anglicisation par la voie politique et violente. L'avenir nous dira si notre génération et celles qui vont suivre se doivent permettre les mêmes triomphes, dans cette lutte nouvelle, où l'anglicisation se présente à nous sous la forme d'une pénétration sourde et pacifique. Le fait brutal, c'est que nous ne saurions envisager, sans appréhension, la perspective pour la race canadienne-française d'une existence en contact perpétuel avec la race anglo-saxonne. Destinés à faiblir numériquement tous les jours, au milieu des flots d'immigration qui viennent plutôt grossir le chiffre d'une majorité déjà débordante, plus faibles dans le commerce et l'industrie, moins doués de l'instinct pratique, plus incapables d'asseoir notre avenir sur de solides bases matérielles, ayant déjà sacrifié, par notre faiblesse peut-être, des groupes entiers de nos compatriotes avec qui vont disparaître les derniers Français de l'Ouest, resserrés entre le "yankéisme" et l'"anglo-saxonisme" qui nous inondent de leurs livres, de leurs journaux, de leurs magazines, de leurs agences, de leurs modes, de leurs capitaux, qui nous intoxiquent de mille façons le germe de mœurs et d'une mentalité étrangère, qu'advient-il de nous? qu'advient-il de notre langue dans cent ans?

Voilà de formidables points d'interrogation!

Nul peuple n'a encore donné dans l'histoire la preuve d'une aussi grande puissance d'absorption que le peuple anglo-saxon. Ce qui se passe dans les Etats-Unis, où des représentants de presque tous les peuples de l'Europe abdiquent chaque jour leurs caractères ethnographiques pour marcher à pas de géants vers l'homogénéité d'une race qui sera demain la race américaine; l'exemple de la vieille Angleterre, qui a absorbé la nationalité de ses propres conquérants, les Normands français, qui a absorbé presque en même temps la nationalité écossaise et l'irlandaise, voilà deux enseignements de l'histoire qui doivent donner à réfléchir à un petit peuple de deux millions perdu au milieu des groupes nationaux qui l'enserrent, comme un îlot au centre de l'Océanie, et qui ne peut opposer à l'invasion progressive de ses conquérants, ni les murailles de la Chine, ni les montagnes de l'Ecosse, ni la mer d'Irlande.

Tel est le péril dans toute sa netteté. Il n'est nullement question de l'exagérer et de jeter dans les esprits des inquiétudes alarmistes, mais de regarder la situation bien en face. Nous n'avons peut-être pas vu nos plus mauvais jours. Une lutte comme celle-là, je crois l'avoir déjà dit, est un drame à plusieurs actes, dont le dénouement se fait attendre des siècles. Un peuple ne meurt jamais ni d'un trait de plume, ni d'un coup de poignard, ni d'un coup d'épée, mais à la suite d'une agonie lente, presque douce, où le moribond peut bien avoir quelques sursauts, quelques réveils d'énergie dramatique, mais pour se recoucher lourdement sous le poids d'une débilitation profonde et prolongée qui ne pouvait qu'aboutir à l'issue fatale. C'est pour quoi le devoir est si grand d'enrayer, dès le début, le travail des moindres germes de débilitation.

A l'heure présente, ne nous le cachons pas, nous sommes entravés dans nos mœurs, et dans notre langue. Il y a cinquante ans qu'on a signalé les premiers symptômes du péril et que la lutte défensive est devenue un devoir. A ce sujet, et pour mieux faire saisir à quoi tient l'imminence des dangers actuels, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer à ceux qui ont prétendu que la langue française avait dégénéré subitement après la cession du pays à l'Angleterre, qu'ils ont fait erreur. Il est vrai que la classe instruite nous avait quittés, mais, comme on l'a fait remarquer, elle n'avait pas emporté la langue dans ses bagages; il est encore vrai que le gouvernement britannique nous priva d'écoles, et que cela dut avoir un contre-coup funeste sur la génération qui grandit de 1770 à 1790; mais si la langue écrite dut subir une dépression, on ne voit pas qu'il ait pu en aller de même pour la langue parlée. Les quelques commerçants anglais qui s'étaient établis dans les villes étaient trop nouvellement arrivés, et furent bientôt trop cordialement haïs, pour exercer une influence quelconque sur la population. Le gros de notre peuple s'était retranché dans le lointain de ses campagnes. Groupés autour de prêtres conservateurs des traditions françaises, se concentrant dans ses souvenirs, dans sa vie de famille patriarcale, s'interdisant même l'abord des tribunaux, hermétiquement fermé à toutes les intrusions du conquérant,

comment l'anglicisme eût-il pu l'atteindre derrière de pareils retranchements? Bientôt, avec 1800, va surgir du sol la magnifique floraison de nos collèges et de nos séminaires; des ecclésiastiques français, tous hommes de hautes études, chassés sur nos bords par la Révolution, y viendront prendre les premières chaires de l'enseignement. Rien ne semble donc établir que notre langue avait si tôt dégénéré.

Mais dès 1860, trois opuscules, l'un du Dr Meilleur, un autre de l'abbé Maguire, et un troisième d'un anonyme, avaient déjà signalé le péril de l'anglicisme. Et le "Journal de l'Instruction publique" rendait compte de leur venue au jour en faisant ces significatives réflexions: "En les parcourant, on est effrayé du grand nombre d'anglicismes et de mots anglais qui se sont glissés dans notre langage usuel, et même jusque dans les pages de nos meilleurs auteurs."

Il y a donc cinquante ans à peine que le danger existe et que la lutte est commencée. C'est dire que le péril, si minime qu'il paraisse, n'en constitue pas moins un péril, par cela seul que c'est un pas en avant vers le gouffre où nous n'avancerons qu'insensiblement. La prudence ne dit jamais en mettant les pieds au sommet d'une pente escarpée qui roule dans l'abîme: Baste! ce n'est qu'un premier pas.

LIONEL MONTAL.

L'EDUCATION DE NOS ENFANTS

L'ECOLE DE LA VIE

(N. R. Sous la 5ème République; dédié par l'Album Universel aux grands réformateurs de l'éducation canadienne).

Un professeur de mes amis, qui enseigne la philosophie dans un lycée de la République, me tint à peu près ce langage:

— Combien de fois n'a-t-on pas répété que la tête d'un de nos bacheliers est un insondable abîme d'ignorance? Cela, nul ne le conteste plus; mais ce qui m'étonne, c'est qu'on s'en étonne encore.

"Il est impossible, en effet, de comprendre notre système d'éducation, si l'on ne commence par se bien pénétrer de ce principe que l'Université se propose uniquement "d'enseigner l'ignorance". Ne crie pas au paradoxe et regarde ces jeunes gens qui sortent du lycée: non seulement ils ne savent rien des conditions de la vie moderne, mais, sous prétexte de culture classique, leurs maîtres ont passé dix ans à leur inculquer, pour tout ce qui est pratique, le dédain superbe et niais du gentilhomme de La Rochefoucauld, "qui ne se pique de rien".

"Oui, faire des ignorants, voilà notre idéal pédagogique. C'est ce qui t'explique pourquoi l'Université, dès qu'on lui confie un enfant, s'empresse de rompre toutes ses attaches avec son milieu naturel. Elle l'enferme à double tour dans une geôle, où elle lui apprend à se taire et à rester immobile, c'est-à-dire à "faire le mort". Pourquoi ces verrous, ces grilles, ces vitres brouillées, sinon pour empêcher l'enfant d'avoir aucune relation avec le monde des vivants?

"L'essentiel est qu'il ne soupçonne pas un seul instant ce qui se passe au dehors. Pour donner le change à sa curiosité qui s'éveille, on choisit avec soin, dans le fatras des rêveries humaines, tout ce qu'il y a de plus vain, de plus suranné, de plus chimérique, et on lui en bourre l'intellect. Quand on l'a soumis jusqu'à dix-huit ans à ce régime, on est bien sûr qu'il a perdu à tout jamais le sens du réel. Alors, son éducation est terminée: on lui met une peau d'âne et on le lâche dans la rue..."

"La ville à j'enseigne est une des plus charmantes de la vieille France; mon lycée se trouve au sommet d'une colline d'où l'on découvre un panorama merveilleux; mais tu penses bien que, s'il était permis à nos élèves de l'admirer pendant leurs récréations, ils risqueraient fort d'y puiser, malgré nos leçons, le sentiment de la réalité vivante. Aussi l'architecte de l'établissement s'est-il appliqué de son mieux à nous cacher cet inconvenant paysage, et, à force de talent, il y a pleinement réussi. Comme presque tous les autres, suivant la formule universitaire, notre lycée est une solide "boîte" en brique, où nos élèves sont aussi parfaitement retranchés du monde que s'ils vivaient dans un souterrain.

"Pauvres petits! On les habitue si bien à ne rien voir qu'ils finissent par devenir aveugles, comme les poissons des mers profondes. Je me suis assuré à maintes reprises que mes élèves n'avaient jamais vu la ville où ils sont nés et où ils ont passé toute leur enfance. Ils vont tous les dimanches à la cathédrale, mais ils n'en ont jamais regardé le portail.

La plupart sont fils de cultivateurs, mais nous les avons si bien "cultivés" qu'ils ne savent même pas le nom des arbres malingres qui poussent dans leur cour...

* * *

"J'ai fini par avoir honte de coller à cette oeuvre malfaisante. Quoi qu'il dût m'en coûter — car l'Université n'aime guère les maîtres qui s'avisent de critiquer ses pernicieuses routines — je résolus de dénoncer tous les crimes commis au nom de cette pédagogie infanticide. J'excitai mes élèves à la révolte; je leur dit: "Le ciel est clair, voici le printemps; levons la pierre de ce sépulcre et allons nous promener dans la vie..."

"Nous partîmes à travers la campagne, ivres de lumière et de liberté. Un vieil instituteur de village nous dit les noms des arbres et des herbes; il nous expliqua sa ruche, son verger; il nous mena dans une ferme et nous montra tout ce qui peut tenir de "logique appliquée" dans une fosse à fumier bien entendue. Un grand industriel nous fit visiter sa sucrerie; nous allâmes ensuite voir une scierie, un atelier de tissage, les caves d'un vigneron. L'architecte di-césain nous initia au symbolisme de l'art gothique et il nous apprit à "lire" notre cathédrale, comme un beau livre d'images..."

"Justement, la session des assises venait de s'ouvrir. Le président du tribunal voulut bien nous réserver quelques places derrière le banc des jurés, et nous suivîmes, haletants d'émotion, les débats d'une affaire de parricide. Ah! quelle leçon de psychologie et de morale mes élèves ont prise là! Entre temps, ils avaient poussé jusqu'à la gare. "Dites, monsieur, pourquoi ne pas prendre le train?" Nous l'avons pris et nous sommes allés découvrir les villes des alentours. Les papas, complices, favorisaient en souriant nos escapades; parfois, ils nous accompagnaient et prenaient plaisir à nous donner eux-mêmes, chemin faisant, de substantielles leçons..."

"Au bout de l'année scolaire, mes élèves n'en passèrent que plus brillamment leurs examens, et, quand ils sortirent de ma classe, non seulement ils étaient bacheliers, mais encore, ô prodige! ils savaient quelque chose!

"Il est vrai qu'ils ne l'avaient pas appris au lycée..."

* * *

Mon ami conclut:

— Puisque l'expérience a si bien réussi, pourquoi les autres lycées ne suivraient-ils pas notre exemple? Pourquoi ne pas remplacer les insipides promenades du jeudi et du dimanche par des excursions de ce genre, aussi profitables que divertissantes? Il n'y faudrait qu'une circulaire ministérielle, et j'ai oui dire que notre nouveau grand maître se plaît à citer ce mot de M. Liard: "L'Université a besoin d'un grand bain de réalisme".

"J'en induis qu'il verra sans doute dans notre tentative un heureux effort pour vivifier notre enseignement secondaire. Et puis, quelle meilleure leçon de patriotisme pourrait-on donner à nos jeunes hommes? Pour leur inspirer l'amour de leur pays, il ne suffit pas de leur dire qu'il est le plus beau du monde; il faut encore le leur montrer".

GUSTAVE TERY.

Chanson d'été

J'ai toujours aimé les pins et la mer
D'un amour qui dure...
Odeur de résine et parfum amer
Et même murmure!

Laissons, aujourd'hui, la plage au soleil,
Très loin découverte,
Et marchons un peu dans le bois vermeil
Dont la cime est verte.

Le sable y est fait, à l'ombre des troncs,
De fines aiguilles...
Viens, et sous nos pas nous ramasserons,
Au lieu des coquilles,

Le fruit entr'ouvert, mûri par l'été
Que, mystérieuse,
Une bête semble avoir habité,
La pomme écaillée!

Car le pin sylvestre imite la mer
Et il a, comme elle,
Odeur de résine et parfum amer
Et voix éternelle.

HENRI DE REGNIER.